

*Quebec*  
L'INOCULATION *2.*

D U *Pain*

BON SENS.

Par Moi, & pour l'Homme en général. *et*  
*constat experientia mea*

Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige ;  
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige ;  
Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,  
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.

BOILEAU.



*Bacquet*

A PHILADELPHIE;

Chez l'Imprimeur AMBULANT.

*Avec Approbation de la Société des Inoculés.*

M. DCC. LXXVI.

---

## APPROBATION.

J'AI lu par Ordre de la Société des Inoculés, un Ouvrage qui a pour titre : l'*Inoculation du Bon Sens*; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, au contraire; je n'y ai trouvé que du vrai, & des choses qui ne tentent qu'au bien de tous les hommes. Fait à Philadelphie, le 15 Février 1776.

Signé L'IMPARTIAL, Secrétaire.





## L'INOCULATION

D U

## B O N S E N S .

J E n'ai pas quarante ans, & je ne reconnois plus ma Nation. On ne parle que par équivoques ; on ne pense que par distraction ; on n'écrit que par épigramme ; on n'agit que par étourderie : l'esprit bref triomphe de la raison ; la futilité fait taire le génie. *Les Adonis* sont les hommes du jour : on les flaire comme le jasmin : on les admire comme le rubis ; on se plait à les voir petiller comme le vin de Champagne.

*La Condamine* peut perdre les poumons & son tems à prouver la néces-



fité des Insertions : *Tronchin* peut gagner cent mille écus à proscrire la soupe comme un poison universel ; *Kriser* peut chercher de la réputation & des pistoles dans les pilules inintelligibles à la Faculté : notre mal ne réside ni dans notre sang , ni dans celui de nos ayeux ; il gît dans nos têtes : fixons le vif argent , & nous voilà guéris.

Ni les maladies secrettes , ni la petite vérole , ne firent jamais tant de ravages parmi nous que la frivolité. Elle s'étend jusqu'aux Capucins , qui ne s'habillent plus qu'en couleur more-dorée ; jusqu'aux Carmes , qui ne marchent plus que le parasol en main.

La Religion qui passe pour radoteuse dans l'esprit de nos étourdis , sans doute parce qu'elle est trop ancienne , gémit avec raison sur nos



écarts. On se fait gloire de changer de Foi comme d'habit , & de monter ou de baisser la vertu au degré d'une imagination qui extravague. Tantôt Déistes , nous limitons & mitigeons , selon notre bon plaisir , les peines ou les récompenses éternelles ; & tantôt Matérialistes , nous ne connoissons d'ame & de divinité que la circulation de notre sang. En vain certains Prédicateurs à la mode voudroient nous convertir ; ils n'ont que des grimaces de toilette & des phrases de théâtre : ils parlent de nos dogmes comme une coquette de ses amours.

La Sorbonne ne sçait pas si une These est impie ou chrétienne , & le Parlement prononce. Le Clergé , tantôt au Pape , & tantôt au Roi , ne recherche que l'indépendance. Si le Souverain menace , le système ultramontain prévaut ; si le Pontife tonne ,

les libertés de l'Eglise Gallicane re-  
paroisſent. Tout eſt ignorance , ou  
politique , au milieu d'une Religion  
qui ne doit être que lumiere &  
ſimplicité.

Le mérite au fixieme étage , com-  
me dans ſon obſervatoire , examine  
& ſe tait. La ſuffiſance , en habit de  
Financier , ne regarde rien & juge  
de tout ; elle dirige d'un coup de  
plume la ruine d'une Province , &  
elle s'applaudit de ce que le Peuple ne  
broute pas encore l'herbe. \*

---

\* ——— Dans le ſiècle où nous ſommes ,  
Eſt-ce au pied du ſçavoir qu'on meſure les hommes ?  
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ?  
Dit un pere à ſon fils dont le poil va fleurir ?

Prends-moi le bon parti. Laiſſe-là tous les Livres ,  
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? 20 livres.  
C'eſt bien dit. Va, tu ſçais tout ce qu'il faut ſçavoir.  
Que de biens, que d'honneurs ſurtois'en vont pleuvoir !  
Exerce-toi , mon fils , dans ces hautes ſciences.  
Prends , au lieu d'un Platon , le Guidon des Finances,

Laifflons triompher les ennemis de l'Etat, & ne travaillons qu'à nous détruire : langage & conduite à la mode ! les bras ne veulent point obéir à la tête , & la tête n'agit point faute de bras. Bientôt on prendra des quartiers d'été , pour boire de la limonade & pour se rafraîchir. Peu s'en faut qu'on ne place une toilette dans la tranchée , qu'on ne parfume la poudre à canon. *L'Héroïsme* n'est plus qu'un vieux mot qui se trouve dans les Histoires & dans les Romans , & qu'on évite comme un ridicule.

---

Sçache quelle Province enrichit les Traitans :  
 Combien le fel au Roi peut fournir tous les ans.  
 Endurcis-toi le cœur. Sois Arabe , Corfaire ,  
 Injuste , violent , sans foi , double fauffaire ,  
 Ne va point sottement faire le généreux ;  
 Engraisse-toi , mon fils , du suc des malheureux.  
 Et trompant de Colbert la prudence importune ,  
 Va par tes cruautés mériter la fortune.

BOILEAU.



L'honneur de la Patrie devient ce qu'il peut , pourvu que l'indiscipline & la mollesse ne perdent rien de leurs droits. \*

Il n'y a personne parmi nous qui ne se fasse gloire de servir son Prince , & il n'y a personne qui n'ait honte d'en porter les marques. Toutes les Nations ne connoissent pas de plus belle parure qu'un uniforme , & nous regardons cet habit comme celui d'un *polisson*. Un Seigneur qui oseroit se présenter dans Paris sous la forme d'un soldat , auroit autant de courage qu'un

---

Que maudit soit le jour où cette vanité  
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !  
Dans les tems bienheureux du monde en son enfance ,  
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence :  
Chacun vivant content , & sous d'égales loix ,  
Le mérite y faisoit la Noblesse & les Rois ;  
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre ,  
Un Héros de lui-même empruntoit tout son lustre.

BOILEAU.

qu'un Officier du Pape qui attaque-  
roit un Prussien. On aime beaucoup  
mieux porter les livrées du luxe &  
de la frivolité , que celles de la va-  
leur , parce que nous ne sommes  
plus dans le siècle des Héros.

Modernes dans tout ce que nous  
imaginons , nous ne sommes Gothi-  
ques que dans l'art de la guerre. Nous  
croyons encore que le courage consiste  
à nous jeter dans le feu , tandis qu'il  
doit avoir pour but de nous en garan-  
tir , & d'y précipiter notre ennemi.

Quelle guerre ! quel acharnement !  
quelle ambition ! Bientôt les hommes  
auront besoin d'un nouveau monde  
pour étendre leur Domaine : mais  
malheureusement il n'y a que Fon-  
tenelle qui en ait entrevu plusieurs.  
On eût acheté des Provinces pour ce  
que nous coûte l'honneur d'aller mou-  
rir dans un triste Electorat.

Tous nos fleuves ont des ponts magnifiques , excepté celui de Seve qui conduit à Versailles ; mais ces ponts ne servent qu'à passer des rivières , & il nous faudroit passer la mer.

Certains Conquérans s'appuient sur leur esprit plutôt que sur leur puissance , & ils triomphent tandis que nous ignorons encore quel est notre point d'appui. Si c'est l'argent , \* nous sommes à plaindre ; & si c'est le génie , j'ose dire que je tremble.

La plus légère blessure d'un Prince se divulgue comme un mal incurable.

*Schelin* , ce Tailleur unique , qui habille toutes les Nations & les deshabillement , laisse plus de regrets par sa

\* L'argent , l'argent , dit-on , sans lui tout est stérile  
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile ,  
L'argent en honnête homme érige un scélérat :  
L'argent foul au Palais peut faire un Magistrat.

BOILEAU.



mort , qu'un bon Général d'Armée lorsqu'il périt , parce qu'on préfère aujourd'hui l'honneur de porter un bel habit & d'en parler , à la gloire de gagner une bataille & de s'en entretenir. Les vrais Militaires s'occupent de la guerre au fein même de la paix , & nous ne pensons qu'à nos nouveautés & à nos jeux au milieu des Armées.

Le dernier coup de canon n'est pas encore tiré, qu'on distribue des congés aux Officiers même qui n'en demandent pas. Il est juste d'aller se reposer huit mois d'une Campagne qui en a duré quatre.

Nos Peres n'auroient sûrement pas été turlupinés comme nous , sans faire une bonne quarantaine ; mais nous avons le talent d'être humiliés sans être humbles. Nous levons encore notre tête au lieu de l'abaisser , & nous

voulons qu'on admire au moins notre frisure.

Les Anglois méditatifs, les Allemands graves, les Italiens politiques, & nous au milieu d'eux, tout élégants, tout aimables, & tout fémillants; convenons que le tableau n'étoit pas fait pour les bordures, & que nous sommes trop frivoles pour avoir des voisins aussi sages.

Le goût pour le joli ( car nous ne connoissons que cela ) a tellement rétréci nos idées, que le majestueux nous semble énorme, & le simple médiocre : ainsi nous nous croyons aînés de tous les différens Peuples, & nous méprisons tout ce qui n'existe pas dans Paris. Le Général des Anno-vriens est pour tout le monde le Prince de *Brunswik*, & il n'est pour nous que *Monsieur Ferdinand*.

Notre esprit n'est point celui du

genre humain , & dès-lors il détonne : le bon sens se trouve toujours à l'unisson de tous les peuples. Nous avons répandu dans nos ouvrages , ainsi que sur nos habits , un vernis de coquetterie qui nous place entre le singe & l'homme. Il n'y a que la postérité qui pourroit nous corriger ; mais malheureusement c'est une médifante prude, qui ne parle jamais qu'à l'insçu de ceux qu'elle critique.

Le siècle passé fut le regne du génie, le siècle prochain sera sans doute celui du Bon Sens ; comment figurerons-nous dans cet entre-deux ? à peu près comme le perroquet entre le bœuf & le lion.

Un siècle où l'on ne sçait dire que des phrases, enfanter des rêves , imaginer des modes , bâtir en taille-douce , écrire en miniature , se battre en cadence , est nommé le Siècle philoso-



phique. Se moque-t-on du Siècle ou de la Philosophie ? Beau problème à résoudre.

La raison endormie jusqu'au jour où le Livre *de l'Esprit* parut , ne vient enfin que de se réveiller. Écoutons : *L'intelligence de nos ames consiste dans la configuration de nos mains , & toute vertu n'a que l'intérêt pour principe.* Quelle heureuse découverte ! Nos sages n'ont-ils pas raison de battre des mains & de chanter victoire ?

L'ouvrage qu'on approuvoit hier est aujourd'hui proscrit , & demain il reparoît décoré de nouveaux suffrages. Il n'y a point d'Acteur qui fasse autant rire le parterre , que nous faisons rire.

Toutes les Nations nous lorgnent , pour observer nos papillotes , nos folies , & s'en moquer ; & nous avons encore la belle vanité de croire qu'el-

les nous admirent. Ouvrons une bonne fois les yeux , & nous verrons que l'Etranger ne prend que nos habits , & que , même en les endossant, il se rit de leur façon. Chaque Etranger veut avoir la draperie de notre portrait , mais rien de plus , malheureusement notre tête nous reste.

On a tout mis en Dictionnaire , excepté nos folies , parce qu'on sçait qu'elles formeroient des *in-folio* , & que nous ne lisons plus que de brochures. L'Abbé tout musqué dit son Breviaire \* dans *Candide* : le Militaire

---

\* Que le Breviere est bon dans le siècle où nous sommes ?  
 Un Pasteur est toujours le plus heureux des hommes ;  
 Veut-on se marier ? faut acheter un ban ,  
 On en achete deux , un Pasteur vous les vend :  
 Vous ne les auriez pas s'il manquoit une Obole ,  
 Comment nommer cela si ce n'est Monopole ,  
 Qu'un sacré Partisan a mis injustement ,  
 Aux yeux de tout Paris sur ce grand Sacrement.

BOILEAU.

lit son Code dans le *Portier des Char-*  
*treux* : le Magistrat \* étudie son *Cujas*  
 dans le *Sopha* , & le Chanoine † sa  
 regle dans l'*Académie des Dames*.

Les

---

\* Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue ,  
 Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné ,  
 Conduire le carrosse où l'on le voit traîné ,  
 Si dans les droits du Roi sa funeste science ,  
 Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.  
 Je sçai qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux ,  
 L'a fait pour quelque mois disparaître à nos yeux ;  
 Mais en vain pour un tems une taxe l'exile ,  
 On le verra bientôt pompeux en cette ville ,  
 Marcher encore chargé des dépouilles d'autrui ,  
 Et jouir du Ciel même irrité contre lui.

† Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle ,  
 Paris voyoit fleurir son antique Chapelle.  
 Ses Chanoines vermeils , & brillans de santé ,  
 S'engraissoient d'une longue & sainte oisiveté.  
 Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines ,  
 Ces pieux fainéans faisoient chanter Matines ;  
 Veilloient à bien dîner , & laissoient en leur lieu  
 A des Chantres gagés , le soin de louer Dieu.

BOILEAU.



Les Marionnettes du Boulevard sont devenues nos Démonsthenes. On se console par une chanfonnette , d'une perte qui demanderoit toutes nos larmes. Les pleurs ne coulent que dans les maisons où il n'y a pas de pain , & les ris se déploient en public , au son des violons & des fanfares , parce que nous n'avons plus que des ris de grimace. Le raisonnement est une partie remise , jusqu'au moment où nous ne ferons plus , & où notre souvenir deviendra notre honte.

Si nous savions que la sueur est le seul fard des héros , que la poudre à la Maréchale est incompatible avec la poudre à canon , que les conquêtes de filles sont la ruine des Guerriers , & que passer sa vie à mourir pour le beau sexe , c'est vivre dans l'ignominie : nous serions sans doute très-ha-

biles ; mais nous abandonnons cette science aux Prussiens , qui en profitent , & qui ne connoissent de plaisir que celui de se bien battre.

L'Opinion est la Reine du monde ; mais la Mode est la nôtre. Que de changements dans nos habits , dans nos mœurs , dans nos écrits , dans notre Religion , dans tout notre être ? Notre esprit aime , & notre cœur raisonne ; nos sensations voient , & nos idées sentent. Pour peu que cela continue , bientôt nous ne nous reconnoîtrons plus nous-mêmes , & nous serons obligés de demander à nos voisins si nous sommes encore hommes.

Fanatisme : quel mot ! il nous fait frissonner ; & , malgré cela , quelle nation plus fanatique que nous ! Vit-on parmi les Italiens , les Allemands , les Russes , des *Jansénistes* , des *Mo-*

*linistes*, des *Convulsionnistes*, des *Secouristes*, des *Pichonistes*, des *Encyclopédistes* ? Vit-on leurs Evêques exiger des signatures, refuser les Sacremens, & faire des nouvelles règles de Foi au bout de dix-sept cent ans ? Si nous ne sommes pas convenus de donner la comédie à tout l'Univers, avouons que nous sommes bien foux.

Nous n'avons perdu le Gothique que pour prendre le ridicule. Il nous faut toujours quelque extravagance, qui nous mette en spectacle, & qui nous rende la fable des Nations. Ah ! pourquoi, valeureux, spirituels, aimables, policés, sociables, ne remuons-nous que des pieds & des mains, sans jamais faire voir de tête ? \*

---

\* Tel est l'esprit François ; je l'admire & le plains :  
 Dans son abaissement quel excès de courage !  
 La tête sous le joug , les lauriers dans les mains ,



Une raison qui se dit fille de la  
matiere , voilà notre Religion ; une  
Philosophie qui se croit née pour mar-  
cher à quatre pattes , voilà notre  
grandeur ; une métromanie qui com-  
pose pour voir brûler son ouvrage ,  
voilà notre bel esprit ; une impiété  
qui ose blasphêmer contre Dieu mê-  
me , voilà la sublimité de notre gé-  
nie. Bientôt il sera aussi honorable  
parmi nous d'avoir été lapin , que  
d'avoir été Souverain ou Conquérant.

On ne court plus au théâtre pour  
se délasser , & pour réformer ses

---

Il chérit à la fois la gloire & l'esclavage.

Ses exploits & sa honte ont rempli l'Univers :

Vainqueur dans les combats , enchaîné par des Maî-  
tres ,

Pillé par des Traitants , aveuglé par des Prêtres ,

Dans la disette il chante , il danse dans les fers.

Fier dans la servitude , heureux dans sa folie ,

De l'Anglois libre & sage , il est encore l'envie.

VOLTAIRE.

mœurs , mais pour entendre d'odieuses personnalités , & pour honorer la calomnie. La cabale vient arracher des applaudissemens qui font frémir l'humanité , & qui couvrent d'une égale confusion l'Auteur , l'Acteur & le Spectateur. On ne sent pas que c'est se jouer soi-même , que d'aller prendre plaisir à voir déchirer publiquement son frere ; parce qu'on ne sent plus ni remords , ni raison.

La Littérature n'est plus aujourd'hui parmi nous qu'un vil métier , tel que celui d'étaler à la Place *Mau-  
bert* ; mêmes vénalités , mêmes injures , mêmes grossièretés : on crie à la tolérance , lorsqu'on ne peut souffrir personne : on déclame contre son siècle , lorsqu'on en est le scandale : on appelle à son secours l'humanité , lorsqu'on diffame ses contemporains : on suppose la mort des autres , quand

on devroit foi-même mourir de honte & de défefpoir.

La décence & la dignité , fi recommandables chez les Grecs & les Romains , doivent céder à la beauté de nos ufages. Le Seigneur d'aujourd'hui fait s'habiller en *coutil* auffi élégamment que fon valet-de-chambre , & nos Princes courent chez *Ramponneau*. *Perfiffilage* , *radotage* , *papillonage* : belles coutumes , beaux mots ! *vapeurs* , *pamoiſons* , *élégances* , *négligences* , *pirouettes* , *dédains* : tout cela ne forme-t-il pas une magnifique optique ? C'est dans ce point de vue qu'un Peintre doit nous confidérer , s'il veut bien rendre notre image.

Qu'il eft beau de voir maintenant la Médecine procéder par la Métaphyſique ; la Théologie par la Politique ; la Phyſique par l'Alchymie ; la Religion par le Matérialiſme ! Ainſi



nous renverfons les Sciences comme les Mœurs , parce que nous nous fentons furchargés d'un efprit capable d'opérer les plus grands prodiges. Il faut créer , pour n'être pas homme de routine , & faire des Livres & des projets qui fachent étonner , & qu'on ne puiſſe comprendre.

Un bon ouvrage réuniffoit autrefois tous les fuffrages , & faifoit taire l'envie ; aujourd'hui victime de la haine de nos Auteurs , qui ſe plaiſent à ſe déchirer & à ſe contredire , il eſt préconifé par les uns , proſcrit par les autres , & toujours en butte aux traits mordants de nos beaux efprits , ſ'il prêche la faine morale & la vraie raifon. Bientôt les Livres devront être comme les coëffures & les rubans , n'avoir que le cours d'un mois , & peut-être d'une ſemaine , pour mériter l'honneur d'être lus.

Rien de plus spirituel que notre Nation , & rien de plus ignorant. Nous ne connoissons ni les mœurs des Etrangers , ni leur position : nous croyons qu'un *Russe* a tout au plus droit d'avoir des yeux , & qu'un *Persan* n'est pas fait pour penser. Il n'y a que Paris dans le monde qui produise des gens d'esprit : on rappelle la plus chétive anecdote arrivée dans cette Ville , comme devant intéresser tous les Peuples. Les Philosophes modernes citent *de Prades* comme un génie , & les Molinistes nomment *Lenguet* comme l'honneur du genre humain.

Nos voyageurs ne jugent de rien que par comparaison avec la France ; c'est toujours la boussole qui dirige leurs observations : ainsi ils ne voient que Notre-Dame de Paris , lorsqu'ils considèrent la fameuse Basilique de  
Saint

Saint Pierre , & ils regrettent l'Opéra François , lorsqu'ils assistent aux Opéra Italiens : Naples ne vaut pas Orléans aux yeux d'un Orléanois , & le Pape est moins que l'Archevêque d'Ausch , au jugement d'un Prestolet Gascon.

Nous ne parlons que notre Langue , & nous ne pouvons souffrir qu'en Allemagne on converse en Allemand : nous excluons de nos assemblées tous les Etrangers que nous ne voulons point connoître , & nous exigeons que dans leurs pays ils nous fêtent plus que personne ; nous nous rions de leurs mœurs , & nous n'avons que des ridicules à leur offrir : nous les nommons automates , s'ils conservent leurs usages , & nous les appelons mauvais finges , s'ils nous imitent.

Le mont Ethna fermente moins

D



que nos têtes : il nous faut toujours la guerre dans l'Eglise ou dans l'Etat, & nous nous escrivons par des phrases & des modes, lorsque nous n'avons point d'affaires intéressantes à démêler ; une brochure de six pages devient un événement qui remue toute la Nation ; une chanfonnnette fait époque , & se cite comme un trait d'histoire.

Nous voulons toujours donner le ton , parce que nous savons chanter toutes sortes d'airs : mais il y a des temps où des peuples n'ont point d'oreilles , & n'en veulent point avoir : la prudence exige alors qu'on se taise, & malheureusement nous ne nous taisons jamais.

Nos Dictionnaires , tout multipliés qu'ils sont , ne suffisent plus pour fournir des mots à toute notre parure. Chaque jour on nous voit accoucher

de mille babioles , dont les Petits-Maîtres font les parrains , & que les coquettes adoptent avec empressement.

Des Prélats galants ou fanatiques , des Seigneurs vains ou rampans , des Financiers avarés ou prodigues , des Médecins brutaux ou charlatans , des Auteurs sans pain ou sans talents, des femmes sans beauté ou sans pudeur , des jeunes gens sans esprit ou sans modestie : avouons que voilà une belle collection , & qui ne peut manquer de faire tableau aux yeux de l'Etranger qui voyage.

La petite-Maîtrise , inconnue chez nos Peres , tient maintenant le premier rang : nos airs dédaigneux , nos hauffemens d'épaules , nos grimaces de cérémonie , nos pirouettes , nos rengorgemens , se comptent sur nous par centaines. Nous savons aujour-

d'hui pleurer plus agréablement qu'on ne rioit autrefois ; nos évanouissements n'ont plus que la bonne grace des vapeurs , & nous faisons des mines mieux que le plus joli sapajou.

Nous nous portons toujours vers les extrémités avec une activité surprenante : notre amour propre est impertinence , notre franchise indiscretion , notre bonté familiarité , notre vivacité étourderie , notre langage persifflage. Incrédules ou enthousiastes , pétulants ou dédaigneux , nous ressemblons à ces giboulées , qui ne laissent voir la sérénité que par intervalles.

Nos mariages , fruit de l'intrigue , de l'ambition ou de l'intérêt , paroissent toujours le dénouement d'une comédie : la fille du Financier achete le Comte ou le Duc, comme aux Indes on achete un Negre.



Si dès l'âge de quinze ans nous ne prostituons nos mœurs , & si nous rougissons d'un discours impie , nous ne sommes que des idiots , indignes de fréquenter la bonne compagnie : il faut affluer notre réputation par des indécences & des équivoques ; débiter dans le monde par des railleries continuelles sur le Clergé , fronder la Religion & le Gouvernement , se rire enfin de la vertu , comme d'une mascarade. *Orgas* n'est le bel esprit du siècle que parce qu'il sçait travestir la vérité , & mettre les Saints en ridicule dans quelque fade épigramme.

*Thalie* aime les bouquets , & tout le monde en porte : *Isman* rougit d'aller avec sa femme , & tous les maris ne sortent plus qu'avec leurs maîtresses : *Dorismas* blasphème , & chacun devient son écho ; il écrit des horreurs , & les laquais même en font leur étude.

Où trouver parmi nous des conversations qui ne roulent pas sur les spectacles & sur la galanterie ; des amours , qui ne fixent pas sur des Actrices ; des lectures qui ne soient pas pas impi-comiques ou romanesques ; un sçavoir qui n'ait pas pour fondement des systêmes absurdes ; un esprit , qui ne s'évapore pas en faillies ; un courage qui ne s'ensevelisse pas dans la débauche ; une vie , que les plaisirs n'abrutissent point ? Non-seulement nous voulons nous singulariser par des usages si extraordinaires, mais nous travaillons à les faire adopter. L'Anglois n'est peut-être pas plus vertueux que nous ; mais il n'oblige personne à se depouiller de sa vertu , au lieu que rangeant nos vices au rang des modes, nous contrainçons l'Etranger à s'en parer comme d'un vêtement.

Si on n'a pas le moyen de digérer un esturgeon , ni de courir dans une voiture vernissée par Martin , il faut absolument ruiner ses voisins. Habiles à vivre d'intrigues , & à briller aux dépens du Public , nous mettons à contribution parens , amis , étrangers & valets : nous appellons le bien des fôts le patrimoine des gens d'esprit ; & par quelque épître rampante, ou quelques fades complimens , nous mettons notre industrie de niveau avec la fortune. Le jeu , qui masque notre avarice, notre indigence ou notre ennui , que les femmes idolâtrent autant que leurs amans , & plus que leur parure , a tari la source des entretiens , & produit des aventuriers , comme la terre en Automne produit des Champignons ; par-tout ils pullulent , & partout ils portent un esprit d'arrogance & de filouterie , qui



met en discrédit la Nation , & qui nous fait redouter en certains pays , presqu'autant qu'on redoute les Prussiens en Saxe.

Il semble que la nature n'ait produit des filles que pour favoriser nos plaisirs. Nos Militaires abordent une Demoiselle qu'ils ne connoissent pas & qu'ils n'ont jamais vue , plus familièrement que si elle étoit leur épouse : on diroit que tout doit céder à leurs charmes , & que la vertu même est tributaire de leurs prétentions. Nos Abbés mêmes , plus ridicules par leurs galanteries que Polichinel par ses amours , osent aspirer à des faveurs , & les exiger , comme si leur état & leur habit n'étoit pas un épouvantail aux yeux de toute femme tant soit peu raisonnable. Telle se livre à un Mousquetaire petit & vilain , dit Madame *du Noyer* , qui ne peut souffrir

souffrir avec raison le plus beau Prélat.

Qu'est devenue cette vertu mâle , qui rendit nos Peres , ces anciens Gaulois si célèbres ? Nous ne savons aujourd'hui que jouer , babiller , rire & faire l'amour , tandis que les Prussiens ne pensent qu'à combattre & à vaincre.

Les Chirurgiens font tous les jours l'anatomie des Corps ; mais je voudrois quelqu'un , qui prît la peine d'anatomiser la superficie de ces mêmes corps : combien de différentes sortes de rouge & de blanc ; combien de différentes poudres & d'essences ? La peau de nos Dames n'est qu'une peau passée à l'huile , toute semblable à celle que les Peintres goment & colorent.

Après avoir ainsi dénaturé nos propres personnes , nous avons voulu

E

pareillement dénaturer , & la Religion , qui n'est plus pour nous qu'une chimere , & la Philosophie , qui n'est plus à nos yeux que l'art de bâtir des systêmes hétéroclites ; & les mœurs , qui ne nous semblent plus qu'un préjugé ; & la Littérature , dont nous formons un commerce d'injures & d'intérêt.

Un Laquais n'étoit autrefois qu'un valet ; aujourd'hui en montre d'or , en boucles à brillans , il joue le rôle d'un petit Seigneur : il lit dans l'antichambre nos ouvrages à la mode ; & s'il convient de l'existence d'un Dieu, ce n'est que par complaisance.

Si nous nous moquons des Etrangers , pensons que ce n'est qu'un rendu : ils nous voient de tems en tems ; ils nous flairent , & c'est bien assez pour deviner tout ce que nous valons.

Ces airs de dédain , que nous avons



seuls en propriété , à l'exclusion de tout autre Peuple , & qui forment un de nos plus riches fonds , se lèguent parmi nous comme un héritage : le fils les reçoit du pere , & nous les remettons à nos neveux , s'il ne survient quelque bonne dose de raison qui nous reforme , ou quelque forte humiliation qui nous corrige.

Si l'on nous disoit que nous tournons en ridicule la Noblesse Allemande , parceque la nôtre est deshonorée par ses fréquentes mésalliances ; que nous nous moquons de la politique Italienne , parce que nous n'avons aucun système suivi ; que nous rions du sérieux des Anglois , parce que nous ne savons pas réfléchir ; que nous badinons la gravité Espagnole , parce que nous sommes des girouettes qui tournent à tout vent , il me semble qu'il faudroit baïsser les épaules,

& ne rien répondre. Ce feroit le parti le plus sage.

Les grands spectacles de l'Europe nous échappent ; mais une pièce de théâtre nous tient tous en haleine. Si nous n'étions pas nés pour donner la comédie , nous prendrions moins de part à toutes celles qui paroissent , & nous ne perdriens pas nos beaux jours à en discourir, à faire des cabales , & à exalter des personnages aussi vils que des Acteurs.

Point de rêve aujourd'hui qu'on n'imprime , point de folie qu'on n' imagine , point de sottises qu'on ne publie. Quelques traits mordants , quelques grands mots de *législation* , d'*humanité* , de *génie* ; quelques portraits, ou plutôt personnalités, en voilà plus qu'il n'en faut pour acquérir la réputation du plus célèbre Ecrivain.

Nos beaux esprits , qui nient toute

infaillibilité , qui affurent que la Religion est fauffe , & qui veulent qu'on les croie abfolument fur leurs affertions , s'annoncent donc fans doute eux-mêmes pour infaillibles ; car autrement quel droit auroient-ils de captiver notre entendement ? Voilà comme nos nouveaux Légiflateurs déraisonnent , & font inconféquens , dans le tems même qu'ils s'imaginent rendre à la raifon tout fon premier éclat.

Si tous ces faits ne parloient pas contre nous, fans doute je me taisois : mais le Pruffien attend-il ces réflexions pour favoir qu'il nous a battu ? L'Anglois ignore-t-il qu'il nous a traité en efclaves ? L'Hannovrien a-t-il oublié qu'il nous a tenu tête pendant trois ans ? Et toutes les Nations ne nous connoiffent-elles pas pour des hommes légers , dédaigneux , pétulents , qui n'ont de folidité qu'après



quarante ans ? Les enfans même , en Allemagne & en Italie , se rient de nos inquiétudes & de nos folies : d'ailleurs , si nous nous jouons tous les jours en plein théâtre , & de si bonne grace , ayons au moins le courage de lire de sang froid le tableau de nos usages & de nos mœurs. Ne feroit-il donc permis d'exprimer nos manieres qu'en vers.

Mais pour répondre à ces petits hommes, sottement orgueilleux , qui vont prendre ces réflexions pour une satire , & les traiter de mauvaise rapsodie , je leur dirai que je ne détaille ici les maladies de ma Nation , qu'à dessein de pouvoir les guerir , & lui épargner , par la suite , les reproches qu'on lui fait de toutes parts. Le plus célèbre Poëte François n'a-t-il écrit que *nous portons l'indépendance & l'impertinence chez tous les Etrangers ?*

Tous nos Auteurs n'ont-ils avancé que nous étions le peuple le plus léger, le plus frivole, le plus ridicule, le plus efféminé ? Et nos personnages les plus graves ( car heureusement nous en avons encore bon nombre ) n'ont-ils pas déclaré que la Religion s'éteignoit en France, & qu'il y avoit une cabale formée pour la détruire ? Combien de témoignages ne recueillerois-je pas, pour appuyer chaque article que j'ai avancé, & pour faire voir que ce petit Ouvrage, tout informe qu'il est, n'a point d'autre objet que d'instruire & de corriger ? On aura beau le proscrire, & le taxer de témérité; on n'y trouvera rien qui ne tende au bien du Gouvernement & de la Religion : c'est ainsi qu'en jugeront ces gens sensés, qui gémissent du ridicule de leur concitoyens, & qui pleurent de voir une Nation propre

aux plus grandes choses , plongée dans le sein des bagatelles & des plaisirs.

Mais au lieu de faire ici une apologie , qui ne persuadera pas les fots , & qui est inutile aux yeux des vrais Philosophes , proposons à la suite de tant de miseres , le moyen de les guérir ( car c'est notre but. )

Notre mal , n'en doutons pas , ne vient que d'un défaut de bon sens ; desorte que si nous trouvons le moyen de le composer & de l'inoculer , nous ferons bientôt guidés par la raison. Mais comment nous y prendre pour produire ce grain de bon sens dont nous avons besoin , & comment l'insérer , voilà la difficulté.

Après avoir sérieusement réfléchi sur une opération aussi importante , j'ai cru qu'il falloit absolument prendre chez les diverses Nations de quoi  
former



former le remède en question. Ainsi j'ai joint une portion de flegme Anglois à plusieurs dragmes de raffinement Italien , plusieurs onces de gravité Espagnolle , de rigidité Allemande , à quelques scrupules de légèreté François : telle est la masse qui doit former le grain de bon sens propre à nous guérir radicalement , si nous pouvons arriver à l'introduire jusqu'à l'endroit où il doit agir.

On peut voir , par la maniere dont j'explique mon secret , que bien différent des nos Docteurs , qui vantent la moindre pillule comme la chose la plus difficile à trouver , je ne prétends en imposer à personne. Je veux même apprendre à tous mes compatriotes , que ce n'est ni par les narines , ni par les oreilles , ni par la bouche , qu'ils pourront venir à bout d'insérer le grain de bon sens qui nous est né-

céflaire , quoiqu'il doive absolument pénétrer dans la tête , le fiége de notre mal. Nos narines font trop pleines d'odeurs , nos oreilles de sonnettes & de chansons , notre bouche d'effences & de ragoûts , pour qu'il puiſſe y avoir le moindre paſſage ; mais le crâne pouvant s'entr'ouvrir , comme il arrive dans l'opération du trépan , il s'agit de faire un trou au front , dans l'endroit même où l'on flâtre les chiens pour les préſerver de la rage : là , à l'aide d'un chalumeau d'or , on foufflera le grain du bon ſens , qui ne doit pas être plus gros qu'une lentille. A peine aura-t-il pris ſa place dans notre cerveau , qu'il opérera des prodiges ſurprenants : il abſorbera cette étourderie qui nous agite çà & là , & il fixera nos regards , de manière que nous prendrons plaifir à ne voir que le grand & le vrai.

Si quelque bel esprit , après cette épreuve , veut juger de sa guérison , qu'il fixe les Livres qu'il admiroit le plus , & il n'y trouvera que des misérables sophismes , dont il fera tout étonné. Déjà l'on a fait l'Inoculation du Bon Sens chez un Petit-Maitre qui croyoit le Livre de l'*Esprit* la première merveille de l'Univers , & chez un Bigot qui adoroit les ouvrages de *Berruyer* ; & déjà leurs yeux , entièrement éclaircis , n'y découvrent que des mensonges & des horreurs. Le prestige se dissipe après cette opération , de manière que si nous la faisons , nous en viendrons au point de croire fermement que les autres Nations ont la faculté de penser , & que sur plusieurs articles , nous ne sommes que les cadets de bien des peuples que nous méprisons très-gratuitement.

Je n'ai point couru après la phrase ,



crainte qu'on ne me prît pour un des Médecins de nos Dames , qui n'ont de mérite qu'un joli jargon ; je n'ai point affecté ce style recherché , qui n'est que trop à la mode parmi nous , & qui prouve qu'on s'occupe beaucoup plus des mots que des choses : j'ai écrit tout simplement. *Tronchin* , ainsi que *la Condamine* , ces deux célèbres Prédicateurs de l'Inoculation de la petite vérole , ne se piquent pas d'avoir un style sublime ; ils se contentent de donner des raisons , & laissent à nos Ecrivains futiles le soin de faire des périodes cadencées , & de courir après quelques faillies. Sans doute on ne doit pas parler le langage du bel esprit , lorsqu'on vient proposer le bon sens.

Qu'on examine bien l'Inoculation du Bon Sens , & l'on verra qu'elle n'est ni impossible , ni ridicule ; qu'enfin

ce projet est simple , facile dans l'exécution , & tout-à-fait différent des expéditions des Anglois , qui viennent casser nos vitres avec des guinées ; des entreprises de nos Prélats , qui veulent ériger en règle de foi des formules incompatibles avec les dogmes : des cabales de nos Philosophes modernes , qui croient anéantir la Religion , par quelque Satyre ou quelque Epigramme.

Nous avions cru d'abord que l'ame , qui chez les Bigots se tient dans les genoux , chez les gourmands dans l'estomac , chez les amants dans le cœur , chez les friands sur la langue , chez les Musiciens dans les oreilles , chez les Astronomes dans les yeux , pourroit bien être dans nos pieds ou nos doigts , qui toujours en mouvement , se remuent comme des Pantins ; mais après avoir disséqué plu-

seurs crânes François , nous avons observé que notre ame y avoit réellement son siège , & qu'elle n'étoit empêchée dans ses opérations que par un certain bel esprit qui luttoit sans cesse contr'elle , & dont on ne pouvoit arrêter l'impétuosité qu'en lui opposant un grain de bon sens composé selon notre méthode.

Je ne prétends pas que ce grain ne soit nécessaire qu'aux seuls François : tous ces demi-Petits-Mâîtres Anglois, Italiens , Allemands , Polonois , Russes , Hollandois , & même Suisses , qui osent prétendre au bel esprit , ont plus besoin de notre Inoculation que personne. Ainsi nous invitons toutes les Nations à profiter de notre remède , qu'on peut appeller la Médecine universelle. Je ne dissimulerai pas que la guérison des précieuses ridicules , des Secrétaires à prétentions ,



& sur tout des Abbés poupins & Pré-  
lats fanatiques , ne soit très-difficile ;  
mais j'espere qu'à l'aide de l'ellébore ,  
qui servira de préparation pendant  
quelque tems , je viendrai à bout de  
faire raisonner les gens de cette espece.

F I N.

*Liberté & Justice*